

Pour une critique positive

Dominique Venner

Avant-propos

L'essai « Pour une critique positive » parut en 1964, parut au lendemain du combat perdu pour l'Algérie Française, « écrit par un militant, pour les militants », ce texte analyse sévère et lucide, est en quelque sorte notre « Que faire ».

« Pour une critique positive » établit une distinction fondamentale et sans équivoque entre nationaux et nationalistes. L'attitude des premiers est dénoncée en des termes très durs. Incapable d'organisation, méprisant le militantisme, facilement enthousiastes et aussi facilement découragés, les nationaux, en « troupeau massif », se refusant à prendre en main leur politique, se réfugient dans les mythes : mythes du « sursaut national », du « sauveur », de l'armée, mythe des rassemblements ou « fronts » électoraux (écartés d'une formule impitoyable, « zéro plus zéro égal zéro ! »).

A la conception des nationaux, « Pour une critique positive » oppose l'idée d'une organisation, d'un mouvement révolutionnaire « pur et dur », sans « petit chef » mais animé par une solide équipe de militants nationalistes.

Conception calquée sur un modèle de parti de type bolchevique. Il faut, comme lui, avoir une idéologie qui guide tous les actes ; il faut se méfier des notables et être un parti de militants ; il faut comme lui assurer une sélection interne rigoureuse et dégager un noyau, une « élite révolutionnaire » prête à tout, et à tous les sacrifices ; il faut agir dans tous les secteurs de la vie, de la Nation et multiplier les courroies de transmission.

De l'essai « Pour une critique positive » nous avons voulu conserver le texte original. Nos amis lecteurs sauront d'eux-mêmes se remémorer le contexte du début des années soixante et effectuer les réactualisations nécessaires sur certains points (la notion d'Occident par exemple...).

Alors que les nationaux sont revenus sur le devant de la scène politique par l'effet du système proportionnel, il nous semble nécessaire de mettre le texte « Pour une critique positive » à la disposition des jeunes militants nationalistes. Nous espérons que sa lecture les mettra en garde contre toutes les compromissions et toutes les collaborations avec le système, et avec les féaux de celui-ci : libéraux et nationaux...

LA BIBLIOTHEQUE DU MILITANT

★ LES TARES DE L'OPPOSITION NATIONALE

L'action entreprise depuis l'échec d'Avril 1961 a mis en œuvre des moyens nouveaux. Elle a mobilisé un nombre accru de partisans et s'est résolument engagée dans la voie de la violence et de la clandestinité. Cette transformation des formes de lutte n'a cependant pas affecté des données de la méthode antérieurement appliquée. Elle est restée conforme aux caractéristiques des luttes « nationales », jalonnées d'actes de courage et d'échecs lamentables.

Lénine, prenant en 1917 les risques d'une défaite militaire afin de créer les conditions de la révolution bolchevique, ou encore Franco, marquant sa prise de commandement insurrectionnelle en 1936 par l'exécution de son propre cousin qui refusait de le suivre, sont deux exemples d'un comportement inverse de celui des « nationaux ».

Par contre, le refus de porter réellement l'action en métropole le 22 avril 1961, comme le sanglante et inutile manifestation parisienne du 6 février 1934, sont typique de la mentalité « nationale ».

DEFAUT DE CONCEPTION

Les « nationaux » qui utilisèrent le mot « révolution » sans en connaître la signification, croient au « sursaut national » spontané ! Ils croient également que « l'armée bougera »... Confiants dans ces deux rêves irréalisables, considérés comme des remèdes-miracles, ils ne conçoivent pas la nécessité d'éduquer des partisans au moyen d'une doctrine juste expliquant les causes de la décadence occidentale, proposant une solution et servant de gouvernail à la pensée dans l'action. C'est pourquoi, ils se complaisent dans une série de maladies politiques qui sont responsables de leurs échecs.

Confusion idéologique

Les « nationaux » s'attaquent aux effets du mal, pas à ses racines. Ils sont anticommunistes mais oublient que le capitalisme et les régimes libéraux sont les principaux artisans de la propagation du communisme. Ils étaient hostiles à la politique algérienne du gouvernement, mais oublient que cette politique était le produit d'un régime, de son idéologie, de ses intérêts, de ses maîtres réels financiers et technocrates, comme de ses structures politiques et économiques. Ils voulaient sauver l'Algérie française contre le régime, mais ils reprennent à leur compte ses principes et ses mythes. Imagine-t-on les premiers chrétiens adorant les idoles païennes et les communistes chantant les louanges du capitalisme ?

Conformisme

Tous les « nationaux » ont leur bon gaulliste, leur bon technocrate, leur bon ministre. Cédant à un vieux réflexe bourgeois, ils redoutent « l'aventure » et le « chaos ». Pour peu qu'un homme du régime agite le drapeau, ils lui donnent leur confiance. Ils préfèrent le confort de l'aveuglement à la lucidité. Le sentimentalisme et l'esprit de clocher prennent toujours le pas sur le raisonnement politique. Dans l'espoir naïf de satisfaire tout le monde, ils se refusent à prendre parti et ne satisfont personne.

Archaïsme

Faute d'imagination, les « nationaux » continuent à emboucher le clairon de Déroutèle qui n'ameute plus personne. Programme et slogans sont fixés dans le tricolore d'avant-guerre. De l'armée au pouvoir à l'anticommunisme négatif, en passant par la contre-révolution et le corporatisme, les « formules nationales » repoussent plus qu'elles ne séduisent. Cet arsenal politique date d'un demi-siècle. Il est sans prise sur notre peuple.

DEFAUT D'ORGANISATION

Les raisons qui poussent les « nationaux » à nier la nécessité des idées dans le combat politique, les poussent à nier la nécessité de l'organisation. Leur action est viciée par des tares qui expliquent tous leurs effondrements.

Opportunisme

Les notables « nationaux », parlementaires et autres, militaires et civile, sont opportunistes par ambition personnelle. Le prétexte généralement invoqué pour camoufler leur arrivisme est celui de l'« habileté ». C'est au nom de l'habileté que les « nationaux » ont cautionné... le référendum de 1958, les entreprises de politiciens depuis lors. Derrière chacune de ces positions se dessinait la perspective d'un ruban, d'une sinécure ou d'une élection. Ils sentent le vent et savent se faire violents, voire même séditieux quand cela leur apparaît profitable. Leurs discours fracassants ne font peur à personne. Ils attaquent un homme, un gouvernement et se gardent bien de toucher à l'essentiel et de s'en prendre au régime lui-même. L'Algérie fut un bon tremplin et une occasion de faire fortune grâce aux subsides généreusement dispensés, tandis que les militants devaient combattre les mains nues. Si le vent tourne, ils n'hésitent pas à trahir leur drapeau et leurs camarades. Le siège au parlement n'est pas un moyen mais une fin en soi ; il doit être conservé à tout prix. Les simples partisans, eux, sont opportunistes par défaut de doctrine et de formation. Ils se fient à la mine du beau parleur et aux impressions superficielles plutôt qu'à l'analyse politique des idées et des faits, ils sont voués à être dupés.

Mythomanie

La lecture des romans d'espionnage, les souvenirs de la résistance et autres services spéciaux, le récit des comploteurs, gaullistes et autres, plongent les « nationaux » dans une atmosphère de rêve permanent. Un bridge avec un

général en retraite, un parlementaire ou un sergent de réserve devient une sombre et puissante conjuration. Pour peu que l'on recrute dix lycéens, on se prend pour Mussolini. Quand on se vante de commander à 5000 hommes structurés, c'est que l'on rassemble péniblement quelques centaines de fonds de tiroir. Si, par chance, ils reçoivent une circulaire d'une quelconque administration militaire, ils montrent l'enveloppe avec des airs de conspirateurs, des souris et des silences lourds de sous-entendus. Ils sont partisans de l'union autour d'eux et se répandent en amères reproches de sectarisme à l'encontre des militants qui se refusent à les prendre au sérieux. Les mêmes « nationaux » dans une période de véritables clandestins, se font arrêter avec des listes d'adresses et de documents, se mettent à table dès que la police lève la voix.

Terrorisme

La fausse analyse d'une situation, l'absence de doctrine et de formation qui poussent les uns vers l'opportunisme, jettent les autres dans la violence négative et le terrorisme. La mauvaise digestion des études par trop primaires, consacrées à certains aspects de la subversion communiste du F.L.N., a accru ce penchant. Les pétards sous les fenêtres des concierges n'ont pas apporté un seul partisan à l'Algérie française. Le terrorisme aveugle est le meilleur moyen pour se couper d'une population. C'est un acte désespéré. Autant l'action clandestine et l'utilisation calculée de la force peuvent être indispensables lorsqu'une nation n'a plus d'autres moyens pour rentrer dans son droit, et dans ce cas l'action vise à faire participer le peuple à la lutte, autant le terrorisme rejette celui qui l'emploi hors de la communauté populaire et le condamne à l'échec.

Anarchisme

Les « nationaux » qui admirent tant la discipline chez les autres sont, en pratique, de véritables anarchistes. Incapables de se situer à leur place dans la lutte, ils ont le goût de l'action désordonnée. Leur vanité les pousse aux actes individuels gratuits, leur cause dût-elle en pâtir. Ils ignorent la parole donnée et nul ne peut prévoir où les entraînera leur fantaisie. Ils suivent à la rigueur un chef de bande et s'épanouissent dans les petits clans. L'absence de référence idéologique commune accroît leur éparpillement et interdit leur unité.

★ POUR UNE NOUVELLE THEORIE REVOLUTIONNAIRE

Avant de songer à définir quoi que ce soit de constructif, cette critique des tares « nationales » est indispensable. Certains, par manque de maturité politique, pourront ne pas la comprendre. Ceux qui ont tiré les leçons de leur propre expérience en ont admis au contraire la nécessité.

La révolution n'est pas l'acte de la violence qui parfois accompagne une destitution de pouvoir. Ce n'est pas non plus un simple changement d'institutions ou de clan politique. La révolution est moins la prise du pouvoir que son utilisation pour la construction de la nouvelle société.

Cette tâche immense ne peut être envisagée dans le désordre des esprits et des actes. Elle nécessite un vaste outil de travail de préparation et de formation. Le combat « national » s'enlise dans des ornières vieilles d'un demi-siècle. Avant toute chose, une nouvelle théorie révolutionnaire doit être élaborée.

IL N'Y A PAS DE REVOLUTION SPONTANEE

Il est toujours possible d'agir, il est moins facile de réussir. Surtout dans une lutte révolutionnaire, combat à mort contre un adversaire tout-puissant, madré, expérimenté, qu'il faut combattre plus par les idées et l'astuce que par la force. Il est cependant fréquent d'entendre opposer l'action et la pensée. C'est croire à la spontanéité de l'action révolutionnaire. Et l'on cite comme exemple la révolution fasciste en Italie. On oublie qu'à la formation des « fascios » en 1915 Mussolini combattait depuis plus de douze ans comme agitateur et journaliste. On oublie surtout les conditions de la lutte en Italie après l'armistice de 1918 qui n'avaient rien à voir avec celles de la France d'aujourd'hui.

En Italie comme dans d'autres Nations européennes, le pouvoir d'Etat était d'une extrême faiblesse, bien incapable d'imposer sa loi aux factions armées qui se disputaient le pays. L'Etat devait traiter tour à tour avec de véritables armées politiques. En octobre 1922, l'armée des « chemises noires » pesa un peu plus lourd et s'empara de l'Etat. Aujourd'hui, les « régimes libéraux » d'Occident sont caractérisés par une caste nombreuse de privilégiés, agents des groupes financiers, qui détiennent l'ensemble des leviers politiques, administratifs, économiques et sont unis par une étroite complicité. Ils s'appuient sur un gigantesque appareil administratif qui encadre rigoureusement la population, tout spécialement grâce aux réglementations sociales. Ils détiennent le monopole du pouvoir politique et du pouvoir économique. Ils contrôlent la presque totalité des moyens d'information et sont maîtres des esprits. Ils se défendent grâce à d'innombrables forces de police. Ils ont transformé les citoyens en moutons dociles. Seules, les oppositions fictives sont tolérées.

A la fin de la première guerre mondiale, la révolution communiste était une menace immédiate pour toute l'Europe. Le danger détermine toujours un mouvement de défense: les mouvements fascistes en profitèrent. Seule force capable de s'opposer à la violence des rouges, le fascisme reçut de puissants appuis et l'adhésion massive de partisans. Aujourd'hui, le « soir du grand soir », les soviets d'usine, les tchékas appartiennent au passé. Les communistes d'Occident se sont embourgeoisés, ils font partie du décor, ils sont les plus fermes défenseurs du régime. L'homme-au-couteau-entre-les-dents n'est plus le communiste mais l'activiste. Quant à la Russie, les capitalistes y voient un nouveau marché.

Au contraire de la première moitié du vingtième siècle, la satisfaction des besoins matériels élémentaires semble à portée de main de tous. Les soupes

populaires, les grèves sauvages sont oubliées. Hormis quelques catégories minoritaires menacées, la grande masse des salariés est convaincus d'avoir plus à perdre qu'à gagner à vouloir arracher par la violence ce que les revendications pacifiques et le temps lui donneront inéluctablement. Le carcan des lois sociales et le chantage au crédit font le reste pour lui retirer toute combativité.

Le sens de l'intérêt général, le courage civique et politique sont aujourd'hui le fait d'une très petite minorité, injuriée, dont on a limité systématiquement les moyens d'expression légaux. Cela nous éloigne fort de l'Italie des années 20. Le génie personnel de Mussolini pouvait suffire à grouper une masse passionnée, disponible, et à conquérir un Etat incapable de se défendre. Telle n'est plus la situation en Europe et en France. Puisque la puissance appartient à l'adversaire, il faut une ruse supérieure. Puisque le « grand homme » (inexistant d'ailleurs) s'est par trop déprécié, il faut miser sur l'équipe. Qualité des combattants, combat méthodique et raisonné, direction collégiale, imposent : enseignement, doctrine.

Depuis 1947, l'armée française engagée à défendre les terroristes d'outre-mer, est victorieuse, sur le terrain et contrainte aux capitulations successives par l'ensemble des forces politiques et économiques qui constitue le régime. Il a fallu attendre le mois d'Avril 1961, quatorze années, pour qu'un nombre infime de cadres entrevoient leur véritable ennemi. Un ennemi qui se trouvait moins sur le terrain, sous l'aspect du Viet ou du fellagha, qu'en France même, dans les conseils d'administration, les banques, les salles de rédaction, les assemblées et les bureaux ministériels. Encore ce sentiment hostile à une mythique Métropole décadente qu'à la réalité du régime. Cette prise de conscience limitée fut sans lendemain.

Pour vaincre, il faut comprendre ce qu'est le régime, découvrir ses méthodes, débusquer ses complices, ceux qui se camouflent en patriotes. Il faut se déterminer les solutions positives qui permettront de construire la société de demain. Cela nécessite un total retour sur soi-même, une totale révision des vérités apprises, une conscience révolutionnaire.

LA CONSCIENCE REVOLUTIONNAIRE

Rien n'est moins spontané que la conscience révolutionnaire. Le révolutionnaire est entièrement conscient de la lutte engagée entre le Nationalisme, porteur des valeurs créatrices et spirituelles de l'Occident et le Matérialisme sous ses formes libérales ou marxistes. Il est libéré des préjugés des préjugés, des contre-vérités et des réflexes conditionnés par lesquels le régime se défend. L'éducation politique qui permet de s'en affranchir s'acquiert par expérience personnelle, bien sûr, mais surtout à l'aide de l'enseignement que seule l'étude permet de dégager. Sans cette éducation, l'homme le plus courageux, le plus audacieux, n'est plus qu'une marionnette manipulée par le régime. Au gré des circonstances celui-ci tire les ficelles qui régleront son comportement. Ficelle patriotique, anticommunisme aveugle, menace fasciste, légalisme, unité de l'armée, etc.. Par une propagande permanente à sens

unique, à laquelle chacun est soumis dès l'enfance, le régime, sous ses multiples aspects, a progressivement intoxiqué les Français. Toutes les nations à direction démocratique en sont là. Tout esprit critique, toute pensée personnelle sont détruits. Il suffit que soient prononcés les mots-clefs pour déclencher le réflexe conditionné prévu et supprimer tout raisonnement.

La spontanéité laisse subsister le réflexe conditionné. Elle ne conduit qu'à la révolte, si facile à désamorcer ou à détourner par quelques concessions de surface, quelque os à ronger ou quelques changements de décor. Ainsi fut-il maintes fois avec les Français d'Algérie, l'armée et les « nationaux ».

Devant un danger vital, il est possible de dresser un front de défense. La résistance à la fin de la dernière guerre et l'O.A.S. en sont des exemples. L'issue du combat était une question de vie ou de mort ; la lutte physique contre la force physique de l'adversaire visible peut être totale, sans pitié. A supposer que la révolte triomphe, dès que le péril semble conjuré, le front explose en multiples clans, tandis que la masse des partisans, n'ayant plus de raisons de combattre, retourne à ses tâches familières, se démobilise et confie de nouveau la cité sauvée à ceux qui l'avaient perdue.

La France et l'Europe doivent accomplir leur révolution nationaliste pour survivre. Des changements superficiels n'atteindraient pas le mal. Rien ne sera fait tant que les germes du régime ne seront pas extirpés jusqu'à la dernière racine. Pour cela, il faut détruire son organisation politique, abattre ses idoles et ses dogmes, éliminer ses maîtres officiels et occultes, montrer au peuple combien on l'a trompé, exploité, souillé. Enfin, reconstruire. Non sur des constructions de papier mais sur une élite jeune et révolutionnaire, pénétré d'une nouvelle conception du monde. L'action qui doit imposer cette révolution peut-elle se concevoir sans la direction d'une doctrine révolutionnaire ? Certainement non. Comment s'opposer à un adversaire armé d'une dialectique éprouvée, riche d'une longue expérience, puissamment organisé, sans idéologie, sans méthode ?

SANS DOCTRINE REVOLUTIONNAIRE, PAS DE REVOLUTION POSSIBLE !

Même lorsqu'elle revêt des formes militaires, la lutte révolutionnaire est avant tout psychologique. Comment la conduire, comment convertir, enthousiasmer de nouveaux partisans sans une définition claire de l'idéologie nouvelle, sans doctrine ? Une doctrine comprise, non comme un ensemble d'abstractions, mais comme un gouvernail pour la pensée et l'action.

Maintenir le moral offensif de ses propres partisans, communiquer ses convictions aux hésitants sont deux conditions indispensables au développement du Nationalisme. La preuve est faite que dans l'action ou en prison, quand la démoralisation guette, quand l'adversaire semble triompher, les militants éduqués, dont la pensée cohérente soutient la foi, ont une force de résistance supérieure.

Une nouvelle élaboration doctrinale est la seule réponse au fractionnement infini des activistes. Il n'y a pas à revenir sur la valeur unificatrice de l'action. Elle est évidente. Mais cette unification ne peut être durable et utile

sans unification idéologique autour d'une doctrine juste. Le rédacteur de « France-Observateur », le fonctionnaire de la S.F.I.O., le communiste ont en commun une même idéologie : le marxisme. Leur référence doctrinale est donc la même, leur conception du monde est semblable. Les mots qu'ils emploient ont la même signification. Ils appartiennent à la même famille. Malgré leurs divisions profondes dans l'action, ils concourent tous à imposer la même idéologie. Il n'en va pas de même dans l'opposition nationale. Les activistes ne se reconnaissent pas d'ancêtres communs. Les uns sont fascisants, les autres maurassiens, certains se disent intégristes et chacune des catégories enferme maintes variantes. Leur seule unité est négative: anticommunisme, antigaulisme. Ils ne se comprennent pas entre eux. Les mots qu'ils emploient – révolution, contre-révolution, nationalisme, Europe, etc.. – ont des sens différents, voire opposés. Comment ne se heurteraient-ils pas ? Comment affirmeraient-ils une même idéologie ? L'unité révolutionnaire est impossible sans unité de doctrine.

L'œuvre de Marx est immense, illisible et confuse. Il a fallu Lénine pour en tirer un corps de doctrine clair et pour transformer cet énorme fatras en arme efficace de guerre politique. Le Nationalisme a derrière lui son Marx collectif, tout aussi confus et inadapté que le compagnon d'Engels pouvait l'être pour la Russie de 1903. Il faut d'urgence faire de Lénine collectif.

Le Nationalisme est héritier d'une pensée infiniment riche, mais trop diverse, incomplète et entachée d'archaïsme. Le temps est venu d'en faire la synthèse et de lui apporter les compléments, les correctifs imposés par l'éclosion de nouveaux problèmes. Telle étude documentée sur la Haute Finance, telle sur les Doctrines du Nationalisme, constituent d'excellentes approches qui répondent à ce besoin.

Les causes qui précipitèrent, à la fin du XIX^{ème} siècle, la naissance du Nationalisme en tant qu'idéologie politique (et non au sens étroit de la simple prise de conscience nationale), n'ont guère varié depuis lors. Le Nationalisme est né de la critique de la société libérale au XIX^{ème} siècle. Par la suite, il s'est opposé au marxisme, enfant naturel du libéralisme.

Venant après les contre-encyclopédistes, après les positivistes, après Taine, Benan, dont une partie de l'enseignement subsiste dans le Nationalisme, Drumont et Barrès ont tracé les caractères permanents de cette idéologie à laquelle Charles Maurras, José-Antonio, Robert Brasillach, Alexis Carrel et tant d'autres en Europe, donnèrent la collaboration de leur génie propre. Fondé sur une conception héroïque de l'existence, le Nationalisme, qui est un retour aux sources de communauté populaire, entend créer de nouveaux rapports sociaux sur une base communautaire et bâtir un ordre politique sur la hiérarchie du mérite et de la valeur. Dépouillé de l'enveloppe étroite imposée par une époque, le Nationalisme est devenu une nouvelle philosophie politique. Européen dans ses conceptions et ses perspectives, il apporte une solution universelle aux problèmes posés à l'homme par la révolution technique.

★ PERSPECTIVES NATIONALISTES

La passivité de l'opinion et la lâcheté des élites traditionnelles devant les événements d'Algérie ont ouvert les yeux à tous les hommes capables de réflexion. Souvent au prix de révisions pénibles, de rupture avec leurs convictions passées, ils se regroupent autour d'une nouvelle définition du Nationalisme. Ce n'est pas le lieu ici de tenter un essai doctrinal. Etudes et confrontations seront nécessaires. Il est cependant possible de tracer les propositions fondamentales.

CRITIQUE DU LIBERALISME ET DU MARXISME

Le libéralisme a pu séduire, un temps, par une apparence de générosité. La réalité a dissipé ce rêve. Cette idée morte est aujourd'hui, le camouflage de la dictature hypocrite du capitalisme international étendu sur toutes les démocraties d'Occident.

L'oligarchie capitaliste est née à la fin du XVIII^{ème} siècle. Les idées libérales qui se répandirent à l'époque en France servirent de justification aux intérêts conjugués de la haute aristocratie et l'argent pour s'opposer à l'autorité du pouvoir central qui les tenait depuis longtemps en lisière. Cette lutte des gros intérêts contre le pouvoir populaire (en l'espèce la monarchie française) se retrouve avec constance au cours des âges. Dans les sociétés organisées, une fois dépouillée l'enveloppe institutionnelle à forme monarchique ou républicaine qui cache la réalité, on discerne deux types principaux de pouvoir : le premier s'appuie sur le peuple pour contenir les gros intérêts, féodaux ou financiers, le second est aux mains des gros intérêts pour exploiter le peuple. Le premier s'identifie à la communauté populaire et devient le serviteur de son destin, le second assujettit la communauté populaire pour la seule satisfaction de ses appétits.

Les démocraties modernes, qui appartiennent au second type suivirent l'évolution du capitalisme dont elles n'étaient que l'émanation politique. Le capitalisme ayant perdu sa forme personnelle et nationale pour devenir financier et apatride, les démocraties passèrent sous le contrôle des groupes financiers internationaux. Les quelques divergences qui subsistaient entre ces derniers cessèrent dès qu'apparaît la menace d'un réveil populaire. Si le mensonge et la ruse où ils sont passés maître se révèlent insuffisants, ils emploient les armes les plus meurtrières, les contraintes les plus violentes. Ils n'ont jamais reculé devant le génocide, les bombardements atomiques, les camps de concentration, les tortures et le viol psychologique.

L'oligarchie capitaliste est indifférente au sort des communautés nationales. Son but est de satisfaire une insatiable volonté de puissance par la domination économique du monde. Les hommes et les civilisations se voient

sacrifiées à ses desseins purement matérialistes qui rejoignent ceux des marxistes. Pour les technocrates comme pour les communistes, l'homme est un animal économique doté de deux fonctions : produire et consommer. Ce que ne mesure pas une règle à calcul est classé dans le superflu. Ce superflu doit donc être soumis à l'essentiel : le rendement économique. Les tendances individualistes, qui sont une gêne pour l'édification et l'application des plans, doivent disparaître. Dans les sociétés matérialistes il n'y a de place que pour les masses parfaitement dociles, homogènes, normalisées.

Ceux qui n'acceptent pas le conditionnement des esprits et la castration de la masse sont affublés du nom de « fascistes ». Mettre en doute la sincérité des maîtres de l'opinion en démocratie ou relever les contradictions de la « ligne » en régime communiste, refuser de comparer la culture occidentale aux vagissements préhistoriques de la négritude ou à la décomposition morbide d'un certain modernisme, mépriser la « conscience universelle », sourire à l'évocation du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes sont les preuves d'un esprit malsain et rebelle. Rébellion qui conduit à l'élimination physique en régime communiste et à l'élimination sociale en régime libéral. Ainsi, l'un et l'autre détruisent-ils, avec l'individualisme créateur et l'enracinement populaire, l'essence même de l'homme et de sa communauté. Ils engagent l'humanité dans une impasse, dans la pire des régressions.

L'histoire des hommes n'est qu'un long effort pour s'affranchir des lois de la matière. L'extase mythique, l'art, la science, les règles éthiques sont autant de conquête de l'esprit et de la volonté humaine. La permanence de ces victoires a donné naissance aux civilisations. Créations arbitraires de la sensibilité, de l'intelligence et de l'énergie des peuples, les civilisations se développent et s'épurent pour autant qu'elles conservent leur pouvoir créateur. Les peuples qui leur ont donné naissance perdent la force de se défendre contre les assauts extérieurs, que disparaissent leurs vertus originelles, leur énergie vitale, et la civilisation disparaît à son tour dans l'anéantissement ou la décadence.

Tel est le terme logique où conduit l'exploitation de l'homme par la caste des technocrates ou par la « nouvelle classe dirigeante ». Ces deux forces, qui sont issues de la même philosophie.

Libéralisme et marxisme ont pris des voies différentes qui les ont amenées à s'opposer mais qui conduisent aux mêmes résultats : l'asservissement des peuples préalablement trompés par les mythes démocratiques. La démocratie est le nouvel opium des peuples.

UN HUMANISME VIRIL

Les peuples européens ont édifié une civilisation unique dans l'histoire. Son pouvoir créateur, malgré les millénaires, ne s'est pas tari. Ceux-là mêmes qui s'en déclarent ennemis reconnaissent implicitement son universalité. Entre un Orient traditionnel soumis aux règles métaphysiques et les nouvelles sociétés matérialistes, la civilisation européenne fait l'apothéose des aspirations spirituelles et des nécessités matérielles. Alors que l'uniformité de la masse est

proposée comme idéal partout dans le monde, elle exalte l'individualisme des forts, le triomphe de la qualité humaine sur la médiocrité.

Elle résume en elle-même l'équilibre à établir comme solution aux bouleversements créés par la révolution technique dans la vie des hommes. Fondées sur les valeurs individuelles et communautaires, cette nouvelle harmonie peut être définie comme un humanisme viril.

Nouvelle table des valeurs, cette humanisme viril rejette la fausse loi du nombre et veut plier la puissance de la technique et de l'économie à la volonté civilisatrice de l'homme européen. Celui-ci retrouvera sur une terre familière, au sein de sa lignée et dans la culture originale de son peuple, un monde à sa mesure. Il découvrira la signification de son existence dans l'accomplissement de son destin d'homme, dans la fidélité à un style de vie fondé sur l'éthique européenne de l'honneur.

L'éthique de l'honneur s'oppose à la morale d'esclave du matérialisme libéral ou marxiste. Elle affirme que la vie est un combat. Elle exalte la valeur du sacrifice. Elle croit au pouvoir de la volonté sur les événements. Elle fonde sur la loyauté et la solidarité les rapports des hommes d'une même communauté. Elle confère au travail une grandeur en soi indépendante du profit. Elle retrouve le sens de la véritable dignité de l'homme non pas octroyée mais conquise par l'effort permanent. Elle développe chez l'homme européen la conscience de ses responsabilités par rapport à l'humanité dont il est l'ordonnateur naturel.

UN ORDRE VIVANT

La légitimité d'un pouvoir ne se résume pas à l'observation d'une loi écrite éminemment variable ou au consentement des masses obtenu par la contrainte psychologique des moyens publicitaires. Est légitime le pouvoir qui observe le droit de la Nation, ses lois non écrites révélées par l'histoire.

Est illégitime le pouvoir qui s'écarte du destin national et détruit les réalités nationales. Alors, la légitimité appartient à ceux qui luttent pour rétablir la Nation dans son droit. Minorité lucide, ceux-là forment l'élite révolutionnaire sur qui repose l'avenir.

Le monde ne se plie pas à un système mais à une volonté. Ce n'est pas le système qu'il faut chercher mais la volonté. Certes, la structure même de l'Etat doit être pensée autour de quelques principes directeurs : l'autorité, la continuité, la puissance de conception se trouvent réunies dans une direction à forme collégiale ; celle-ci s'appuie sur un corps de cadres politiques hiérarchisés, assistés d'une véritable représentation populaire des professions et des communautés régionales aptes à délibérer de leurs problèmes propres. Mais il importe surtout de forger les hommes sur lesquels reposeront la communauté et l'avenir de la civilisation.

Ce ne sont ni les machines électroniques ni les savants qui décideront du sort de l'humanité. Les problèmes immenses que poseront les nouveaux développements techniques exigeront une élite politique appelée par vocation, douée d'une volonté d'airain au service d'une pleine conscience de sa mission

historique. Cette écrasante responsabilité justifiera qu'il lui soit demandé plus qu'aux autres hommes.

Cinq pour cent des individus, admettent les sociologues, sont profondément pervers, tarés, vicieux. A l'autre extrémité, on observe une même proportion d'hommes qui possèdent, naturellement et de façon développée, des qualités particulières d'énergie et d'abnégation qui les prédisposent à servir la communauté, donc à la diriger. Les démocraties qui instaurent le règne de la combine et de l'argent sont, en grande partie, dominées par les premiers. La révolution Nationaliste devra éliminer les premiers et imposer les seconds.

La sélection et l'éducation, dès la jeunesse, de ces hommes d'élite seront parmi les premières préoccupations de la société nouvelle. Leur formation fouettera la vigueur de leur caractère, développera leur esprit de sacrifice, ouvrira leur intelligence aux disciplines intellectuelles. Maintenus dans la pureté originelle, non seulement par un engagement d'honneur mais par une règle stricte et particulière, ils formeront un ordre vivant constamment renouvelé dans le temps, mais toujours semblable dans son esprit. Ainsi, au pouvoir des manieurs d'argent sera substitué celui des croyants et des combattants.

UNE ECONOMIE ORGANIQUE

L'économie n'est pas une fin en soi. C'est un élément de la vie des sociétés, parmi les principaux, mais seulement un élément. Elle n'est pas la source ou l'explication des évolutions de l'humanité. Elle est un agent ou une conséquence. C'est dans la psychologie des peuples, dans leur énergie et leurs vertus politiques que se trouve l'explication de l'histoire.

L'économie doit être soumise à la volonté politique. Que celle-ci disparaisse – ce qui est le propre des régimes libéraux – et les forces économiques débridées entraînent la société vers l'anarchie.

Aussi le problème immense de l'économie s'inscrit-il naturellement dans la révolution Nationaliste. Ce serait revenir aux mortelles erreurs « nationales » que d'en nier l'importance ou de s'en débarrasser par un mot miracle aussi sujet à confusion et à contestation que celui de « corporatisme », par exemple.

Le capitalisme a créé un monde artificiel où l'homme est inadapté. Par ailleurs, la communauté populaire est exploitée par une caste étroite qui monopolise tous les pouvoirs et tend à la suprématie internationale. Enfin, le capitalisme cache sous une débauche de mots nouveaux une conception anachronique dont l'économie supporte les conséquences. Ces critiques s'appliquent mot pour mot au communisme.

La solution à l'inadaptation de l'homme dans un monde qui n'est plus fait pour lui est, nous l'avons vu, un problème politique. Le développement technique et économique ne trouve pas en lui-même sa propre justification ; elle est dépendante de son utilisation. Au nouvel Etat d'assujettir l'économie à ses desseins, d'en faire l'outil d'un nouveau printemps européens. Créer des valeurs civilisatrices, forger les armes d'une nécessaire puissance, élever la qualité du peuple seront alors ses buts.

C'est dans une totale transformation de la structure de l'entreprise (nous ne parlons ici que de l'entreprise à capital financier au assimilé, non de la petite entreprise familiale qui doit être préservée et où le problème ne se pose pas) et de l'organisation générale de l'économie réside le moyen de détruire le pouvoir exorbitant de la caste technocratique, de supprimer l'exploitation des travailleurs, d'établir une justice réelle, de retrouver la vérité économique et un fonctionnement sain.

En régime capitaliste comme en régime communiste, l'entreprise est la propriété exclusive du capital financier dans l'un, capital étatique dans l'autre. Pour les salariés, qu'ils soient cadres ou simples travailleurs, le résultat est le même : ils sont volés, les richesses produites par leur travail sont absorbées par le capital.

Cette position favorisée donne au capital tous pouvoirs sur l'entreprise : direction, gestion, bien qu'ils soient extérieurs et tendent avant tout à réaliser un profit financier, parfois au détriment de la production et de l'entreprise elle-même.

Le mot fameux de Proudhon trouve ici sa pleine signification : « la propriété, c'est le vol ! ». Supprimer l'appropriation est la solution juste qui donnera naissance à l'entreprise communautaire. Le capital prendra alors sa juste place d'élément de la production, à côté du travail. L'un et l'autre participeront, avec un pouvoir proportionnel à leur importance dans l'entreprise, à la désignation de la direction, à la gestion économique et au bénéfice des profits réels.

Cette révolution dans l'entreprise s'inscrira dans une organisation nouvelle de l'économie ayant pour base la profession et le cadre géographique régional. Supprimant les parasites et le pouvoir des financiers, elle créera un ensemble de corps intermédiaires. Ces nouvelles structures, capables de s'intégrer aisément dans l'Europe, ne peuvent trouver meilleure définition que celle d' « économie organique ».

UNE JEUNE EUROPE

La victoire américaine et soviétique de 1945 a mis un terme aux conflits des Nations européennes. La menace d'adversaires et de dangers communs, une évidente solidarité de sort dans les bons et les mauvais jours, des intérêts semblables ont développé le sentiment de l'unité.

Ce sentiment est confirmé par le raisonnement. L'unité est indispensable à l'avenir des Nations européennes. Elles ont perdu la suprématie du nombre ; unies, elles retrouveraient celle de la civilisation, du génie créateur, du pouvoir d'organisation et de la puissance économique. Divisées, leurs territoires sont voués à l'invasion et leurs armées à la défaite ; unies, elles constitueraient une force invincible.

Isolées, elles deviendront des satellites, avec la certitude de tomber, comme déjà une partie d'entre elles, sous la domination soviétique. La civilisation européenne serait systématiquement combattue et un point final

serait mis à l'évolution de l'humanité. Unies, elles auront, au contraire, les moyens de s'imposer et d'assurer leur mission civilisatrice.

L'unité ne peut être le prolongement des organismes financiers et politiques institués dans l'après-guerre. Ils ont pour but d'étendre le pouvoir international de la technocratie qui en contrôle tous les rouages, et de préserver les privilèges politico-économiques qui se dissimulent derrière les panneaux-réclames de la démocratie. Ces institutions apportent dès maintenant à l'échelle européenne les vices et les maux engendrés par le régime dans chacune des Nations et multipliés d'autant. Au nom de l'Europe, le développement de ces institutions en accélère la décadence.

L'unité ne peut signifier nivellement. L'uniformisation et le cosmopolitisme détruiraient l'Europe. Son unité s'édifiera autour des réalités nationales que chacun des peuples entend défendre : communauté historique, culture originale, attachement au sol. Vouloir limiter l'Europe à l'influence latine ou à celle du germanisme, ce serait maintenir sa division, voire développer une nouvelle hostilité. Mais surtout, ce serait nier la réalité européenne concrétisée par Rome et par l'époque médiévale dans une fusion de ses deux courants : continental et méditerranéen.

Imaginer l'Europe sous l'hégémonie d'une Nation serait recommencer un rêve sanglant dont l'histoire porte les traces récentes ; la diversité des langues et des origines n'est pas un obstacle ; nombreux sont les Etats multilingues et l'Empire romain, qui édifia la première unité européenne dans le respect des peuples rassemblés et de leurs cultures, se donna des Empereurs nés tant à Rome qu'en Gaule, en Illyrie ou en Espagne.

L'Europe ne se borne pas à la limite artificielle du rideau de fer imposée par les vainqueurs de 1945. Elle englobe la totalité des Nations et des peuples européens. Penser à l'unité, c'est, en premier lieu, penser à la libération de toutes les Nations captives de l'Ukraine à l'Allemagne. Le destin de l'Europe est à l'Est : briser les chaînes, abattre la tyrannie soviétique, refouler la marée asiatique.

Hors du bloc continental européen, les peuples et les Etats qui appartiennent à sa civilisation forment l'Occident. L'Europe en est l'âme. Sa complète solidarité s'affirmera notamment avec les centres occidentaux de l'Afrique. Ces positions sont les bases d'une nouvelle organisation du continent africain dont le sort est lié à celui de l'Europe.

Dans la construction européenne, les peuples sous-développés trouveront un exemple et des solutions à leurs propres difficultés. Ce n'est pas de mendicité qu'ils ont besoin mais d'organisation. L'Europe possède un corps incomparable de cadres spécialisés dans les questions d'outre-mer. Aucune autre puissance ne pourra rivaliser avec le talent d'organisation de ces cadres épaulés par le dynamisme européen réveillé. Ils sortiront ces peuples de la misère et de l'anarchie, ils les ramèneront à l'Occident.

Ce ne sont pas les accords économiques qui unifieront l'Europe, mais l'adhésion de ses peuples au Nationalisme. Des obstacles qui paraissent insurmontables sont dus aux structures démocratiques. Une fois le régime

balayé, ces faux problèmes disparaîtront d'eux-mêmes. Il est donc évident que, sans révolution, il n'y a pas d'unité européenne possible.

Le succès de la révolution dans une Nation d'Europe – et la France est la seule à réunir les conditions voulues – permettra une rapide extensions aux autres Nations. L'unité de deux Nations débarrassées du régime développera une telle force de séduction, un tel dynamisme que les vieux systèmes, le rideau de fer et les frontières s'effondreront. La première étape de l'unité sera politique et créera un seul Etat collégial à forme évolutive. Les autres étapes, militaires, économiques, suivront. Les mouvements Nationalistes d'Europe seront les agents de cette unité et le noyau du futur ordre vivant européen.

Ainsi la jeune Europe, fondée sur une même civilisation, un même espace et un même destin, sera-t-elle le foyer actif de l'Occident et de l'ordre du monde. La jeunesse d'Europe aura de nouvelles cathédrales à construire et un nouvel empire à édifier.

★ L'ORGANISATION ET L'ACTION

La lutte menée autour des événements d'Algérie a montré que les « nationaux » pouvaient contribuer à créer une situation favorable. Mais la démonstration est également faite (sans remonter aux événements antérieurs à la seconde guerre mondiale) de leur totale impuissance à transformer une révolte populaire en révolution. L'embryon d'organisation nationaliste, malgré les efforts de ses militants, n'a pas grandi au rythme de la révolte spontanée. Ainsi, les conceptions « nationales » prévalurent-elle et la nouvelle résistance engagée dans des conditions politiques favorables après le 22 avril 1961, avec une abondance de partisans et de moyens, sombra dans le ridicule et le déshonneur.

Cependant, cette période de lutte clandestine et de répression a forgé des combattants révolutionnaires, jeunes pour la plupart et les circonstances de l'effondrement ont dénié bon nombre de partisans qui faisaient confiance aux procédés « nationaux ». C'est pourquoi le Nationalisme trouvera demain les militants et les cadres qui lui firent défaut dans le passé.

La jeunesse française sera marquée pendant des années par les derniers combats menés pour la défense de l'intégrité du territoire national en Algérie. Ses meilleurs éléments y ont participé activement. Ils ont tout risqué, la torture, la prison, la mort. La condamnation des méthodes terroristes ne s'applique pas à eux qui furent des exécutants courageux et qui sont des exemples, mais aux chefs qui décidèrent de ces méthodes néfastes. La révolte de la Jeunesse contre une société sénile et hostile est une réalité.

Personne n'avait prévu le raz-de-marée poujadiste de 1955 ni les révoltes paysannes de 1961. Malgré frigidaire et télévision, des hommes, par centaine de milliers, descendirent dans la rue. La malfeasance du régime suscitera dans l'avenir de nouvelles explosions populaires. Inorganisées, ces révoltes

retomberaient comme les précédentes. Toute l'action doit donc avoir pour but d'introduire le levain dans la pâte.

Le travail d'organisation, de pénétration, d'éducation populaire est toujours lent. Il faut se souvenir que tous les révolutionnaires du XXe siècle ont dû combattre longtemps avant de triompher. Lénine près de trente ans, Hitler treize ans, Mao-Tsé-Toung trentre-trois ans... Dans les difficultés de la lutte, la masse acquiert une conscience révolutionnaire, de nouveaux cadres surgissent, l'organisation se rôde et se renforce.

Le développement de l'action révolutionnaire n'est jamais progressif et harmonieux. Semblable à une ligne brisée, il est fait de succès partiels, d'échecs, de remontées, de nouvelles chutes, de stagnations apparentes. Tous les mouvements révolutionnaires ont connu des revers catastrophiques alors que la victoire semblait à portée de main : Bolcheviks en 1905, nationaux-socialistes en 1923, communistes chinois en 1927 et 1931. Leur réussite tint à leur faculté d'analyser les causes de ces échecs, d'en tirer les enseignements, de se corriger et de s'adapter aux nouvelles conditions de la lutte. Les bolcheviks abandonnèrent la seule illégalité pour conjurer les possibilités légales et illégales. Les nationaux-socialistes rejetèrent la voie insurrectionnelle pour entreprendre la conquête légale du pouvoir. Mao-Tsé-Toung laissa le prolétariat urbain et s'orienta vers les campagnes et la guérilla. L'action révolutionnaire, comme la guerre, obéit à des lois impératives. Les nationalistes doivent les rechercher à la lumière de leur propre expérience et les adapter à la nouvelle situation.

DES NOTABLES OU DES MILITANTS

Pour un homme ou pour une idée ?

L'électeur, le simple partisan, suivent une tête d'affiche, un nom connu, le sauveur d'un jour. Les « nationaux » aiment cette facilité. Troupeaux passifs, ils attendent tout de l'homme miracle. Même les petits groupes ont leur idole. L'immuable disparition du grand homme laisse des dupes aigris et découragés. Le Nationaliste n'a pas besoin de suiveurs mais de militants qui se définissent par rapport à sa doctrine, non par rapport à un homme. Ils ne combattent pas pour un pseudo-sauveur car le sauveur se trouve en eux. Ceux qui assument la direction de la lutte peuvent disparaître ou se tromper, la valeur de la cause ne s'en trouve pas atteinte, ils sont remplacés. Les militants se sacrifient pour leurs idées, non pour un homme.

L'organisation doit être la communauté des militants, non une propriété personnelle. Elle sera conduite par des responsables qui ne seront que les porte-paroles momentanés du Nationalisme. Les responsables dirigeront l'action des militants parce qu'ils seront révélés les plus aptes à servir l'Organisation, sans laquelle ils ne seraient rien.

Le bluff et l'efficacité

Des sommes énormes recueillies pour l'Algérie Française furent englouties par les notables et les politiciens auxquelles elles furent confiées.

Quelques brochures, des conférences, des voyages, quelques affichages prétendirent justifier leur emploi. Avec ces moyens colossaux les notables n'ont rien fait.

Pendant ce temps, des militants développaient une activité cohérente avec des moyens dérisoires que fournissaient leurs cotisations personnelles. Ils tinrent des réunions publiques, couvrirent le pays d'inscriptions, fabriquèrent des affiches à la main, déclenchèrent des actions spectaculaires à peu de frais, leurs ronéos tournèrent d'un bout à l'autre de la France. Ils firent beaucoup avec rien. C'est le propre du militant.

Les notables et la piétaille

Pour les notables qui dirigent les « nationaux », les militants appartiennent à une catégorie inférieure. Ils ne sont que la piétaille des luttes politiques. Ils font partie du matériel électoral. Ils sont les « billes » des éternels complots. Leur abnégation sert de marche-pied aux ambitions des arrivistes. Si les affaires tournent mal, les militants sont froidement abandonnés.

L'Organisation Nationaliste écartera les notables. Ses membres et ses dirigeants seront des militants sortis, non des laboratoires électoraux ou d'officine à complots, mais du combat : les nuits d'affichage, les harangues en public, les coups, les réunions houleuses, les tracts tirés le soir sur une ronéo, distribués à l'aube, les arrestations, les interrogatoires, les sévices, la prison, les juges, les déceptions, les injures, l'indifférence, les échecs... Là, ce sont les plus tenaces, les plus dévoués, les plus conscients qui sont les premiers, là se forme l'élite révolutionnaire.

UNION DES « NATIONAUX » OU ORGANISATION DES REVOLUTIONNAIRES

Les ennemis camouflés

Nombre de politiciens, civils ou militaires, virent longtemps dans l'Algérie un tremplin pour leurs ambitions. Hommes du régime par intérêt et par formation, ils restèrent les ennemis jurés de la révolution. Ils furent d'autant plus aptes à la combattre qu'ils semblaient en être les partisans. Les gaullistes, jusqu'au 13 Mai, certains parlementaires, certains dirigeants par la suite, sont les illustrations du noyautage de la révolte par le régime.

L'un des comploteurs du 13 Mai, Léon Delbecque, expliqua sans vergogne cette méthode : « J'ai été l'organisateur du 13 Mai », déclarait-il le 6 juillet 1958 au congrès des Républicains Sociaux du Nord. « Aux fonctions que j'occupais, j'ai été sollicité pour participer à des complots dirigés bien souvent contre la République et le régime républicain, complots que connaissait la police, mais qu'elle était incapable d'empêcher. Je me suis occupé d'être au bon endroit, au bon moment, pour détourner vers le général de Gaulle le soulèvement qui devait se produire ».

La direction de l'O.A.S. a regorgé de ces individus qui se sont « occupés d'être au bon endroit, au bon moment » pour engager la révolte dans une

impasse. Si l'armée secrète avait pu détrôner de Gaulle, les mêmes auraient permis au régime de traverser cette crise sans encombre, comme au 13 Mai.

Ils sont habiles à utiliser la confusion née de buts apparemment semblables. Ils savent que les « nationaux », sans éducation politique, se laissent prendre au chantage à l'union et qu'ils ont un penchant coupable pour l'adversaire soi-disant repentant.

C'est entrer dans leur jeu que de les accepter. Ce serait se faire leur complice que de se taire et de ne pas les dévoiler au peuple tout entier. Pas d'union avec les hommes du régime ! Ils doivent être dénoncés avec la dernière vigueur. A ce prix la masse cessera d'être trompée, les partisans perdront leur naïveté naturelle et deviendront des militants éduqués.

Zéro plus zéro

Zéro plus zéro, cela fait toujours zéro. L'addition des mythomanes, des comploteurs, des nostalgiques, des arrivistes, des « nationaux » donc, ne donnera jamais une force cohérente. Conserver l'espoir d'unir les incapables, c'est persévérer dans l'erreur. Les quelques éléments de valeur sont paralysés par les farfelus qui les entourent. Le jugement populaire ne s'y trompe pas. Aussi font-ils un mal considérable au Nationalisme avec lequel ils sont fréquemment confondus. Ils font fuir les éléments sains et tarissent tout recrutement de qualité.

Avec eux, il ne peut être question d'union. Il faut, au contraire, proclamer les différences fondamentales qui les séparent du Nationalisme. Les farfelus doivent être impitoyablement écartés. A cette condition, il sera possible d'attirer des éléments neufs, des partisans efficaces.

Rassemblements et Comités d'Entente

Même l'O.A.S. avec la dynamique de l'action, avec sa direction unique, ses moyens énormes, et un objectif commun essentiel, n'a pas réussi à fédérer en Métropole les partisans de l'Algérie Française. Comment penser que ce rêve pieux, aussi vieux que l'opposition nationale, pourrait se réaliser dans l'avenir avec des conditions infiniment moins valables ?

Les rassemblements et les fronts ont un seul but : profiter à ceux qui les organisent ou les contrôlent. Le front populaire favorisera les communistes, comme le regroupement national servit Soustelle. Les autres participants sont des dupes.

Proposés par les notables, les rassemblements et comités d'entente ont le plus souvent un but électoral. Ils procurent à bas prix des colleurs d'affiches, des équipes de service d'ordre ; ce sont d'excellentes pompes à finance. La période électorale close, le rassemblement est placé sous somnifère en attendant une nouvelle occasion d'exploiter l'inaltérable crédulité des « nationaux ».

A la première difficulté sérieuse, par exemple une décision à prendre sur un événement controversé, le front explose et chacun reprend sa liberté. Le rêve a vécu. Le combat politique, tout comme la guerre, est faite de manœuvre : dissimulation, recul, offensive. Il nécessite une totale discipline et une direction unique capable de prendre instantanément des initiatives engageant l'ensemble des forces. Leur composition hétérogène et la diversité de conception de leurs

dirigeants interdisent aux rassemblements de se plier à ces lois ; ils sont donc voués à l'opportunisme et à la désintégration.

Comment imaginer qu'un troupeau incohérent où dominent les bavards, les arrivistes et les farfelus, que minent les querelles clans et de personnes, soit capable de lutter contre la force supérieurement organisée du régime ? Il est vrai que tel n'est pas le but des notables « nationaux ». Cette forme d'action est définitivement condamnée par l'expérience. La tactique du front ne saurait être envisagée sans une puissante organisation Nationaliste capable de lui imprimer son élan et de lui imposer sa ligne politique.

Organisation monolithique et disciplinée

Le travail de ces dernières années fut accompli par de petites équipes, voire des isolés. Ces noyaux étaient composés de militants véritables, éduqués, sûrs, compétents. Avec des moyens infimes, mais de la ténacité et de l'imagination, ils furent les artisans de tous les succès partiels enregistrés dans la lutte.

La preuve est faite que cinq militants valent mieux que cinquante farfelus. La qualité des combattants, est, de loin, préférable à leur quantité. C'est autour d'une équipe minoritaire et efficace que la masse se rassemble, pas l'inverse.

Que les mouvements révolutionnaires soient des minorités agissantes ne signifie évidemment pas que tous les groupes minoritaires soient, pour autant, révolutionnaires. C'est une excuse trop facile pour la médiocrité de certains. Les minorités agissantes ne sont pas des sectes stériles, elles sont en prise directe sur le peuple.

Destinée au combat, l'Organisation Nationaliste doit être une, monolithique et hiérarchisée. Elle sera formée par le groupement de tous les militants acquis au Nationalisme, dévoués et disciplinés. Leur âge, pas plus que leur milieu, n'a d'importance. Qu'ils soient étudiants ou paysans, ouvriers ou techniciens, ces militants seront dans tous les milieux les propagandistes et les organisateurs de la révolution.

Suivant les circonstances, leur action sera apparente ou non. Ses aspects lui permettront d'assurer la pénétration généralisée de l'Organisation Nationaliste, jusques et y compris dans les rouages du régime.

COMLOT OU ACTION POPULAIRE

En retard d'une guerre

L'exemple des complots gaullistes, du terrorisme systématique du F.L.N. ou de l'I.R.A. en Irlande, a séduit nombre de « nationaux ». Il est plus facile de copier le passé que d'imaginer l'avenir. L'anachronisme en politique, comme dans le domaine militaire, est une certitude de défaite : on ne refait pas une guerre de position à l'époque des blindés.

Certaines images ont causé le plus grand mal dans le passé. La guerre d'Espagne, l'insurrection nationale de 1936 autour de l'armée. Le 13 Mai et le pseudo-soulèvement militaire. L'appel aux soldats, cher aux « nationaux ».

L'armée française est l'une des composantes du régime ; ses chefs ont été soigneusement choisis pour leur soumission intéressée, ses cadres sont en majorité de simples fonctionnaires, mais pas l'armée avec un grand « A ». Celle-là serait tout juste bonne à épauler une entreprise de replâtrage du régime.

C'est par manque de confiance en soi et par refus de l'effort que les « nationaux » se sont déchargés de leur responsabilité sur l'espoir aveugle d'imaginaires complots militaires. C'est une lâcheté intellectuelle, une fausse excuse pour échapper aux patientes et difficiles tâches du militant.

Mille cadres révolutionnaires

Un consentement populaire, pas plus qu'une action de rue, n'est suffisant pour assurer le succès de la révolution dans une société techniquement développée. Pas de pouvoir sans le contrôle, par l'intérieur, des rouages techniques qui assurent le fonctionnement d'un Etat moderne. L'extrême complexité de la Haute-Administration, son pouvoir occulte, sa colonisation par la caste des technocrates, en font un monde à part, étanche et tout puissant. Seule la présence dans ces rouages de cadres révolutionnaires, même en nombre très limité permettra de la neutraliser et de la plier à la volonté nationaliste. Certains services publics d'intérêt vital pour le fonctionnement du pays, noyautés par les technocrates et les communistes, entrent dans le même cadre de préoccupations.

A ciel ouvert, porte-étendard du Nationalisme, le mouvement politique proprement dit aura pour tâche de parler publiquement au peuple et de le gagner. Il utilisera, suivant les nécessités de l'heure, tous les moyens légaux de propagande d'action. Bâti sur un corps hiérarchisé de cadres et de militants éduqués, organisés sur une base cellulaire, à la fois territoriale et professionnelle, il sollicitera des adhésions massives.

En liaison ouverte ou non avec le mouvement politique, des « bases » seront progressivement organisées. Comme cela fut expliqué plus haut, les « bases » ont pour but la prise en main et le contrôle d'un milieu déterminé par une action tant sociale que politique, les adversaires étant éliminés et les neutres absorbés. Ce travail pourra donner naissance à des associations diverses adaptées au milieu visé. Il reposera entièrement sur des cadres Nationalistes spécialisés et capables d'en assurer l'organisation.

Pénétration dans les rouages de l'Etat, mouvement politique, bases populaires seront les branches principales de l'Organisation Nationaliste. Elle sera donc bâtie sur un corps de cadres hiérarchisés, spécialisés, présents dans toutes les organisations sociales, rattachés à une direction centralisée à forme collégiale. L'organisation sera ainsi capable d'orchestrer la même campagne dans tout le pays et sous tous les aspects. Elle sera capable de manœuvrer avec discipline et promptitude dans la bataille. Cadres et militants seront dans le peuple comme le levain dans la pâte. Mille cadres révolutionnaires d'élite donneront au Nationalisme la victoire.

A L'ECHELLE DE L'OCCIDENT

Un poumon extérieur

Pendant toute la période qui suivit le 22 Avril 1961, l'action en faveur de l'Algérie Française reçut un soutien permanent et actif de différents groupes à tendance Nationaliste d'Europe et même des Etats-Unis. Pour la première fois, une solidarité effective unit les Occidentaux par-dessus les frontières.

Les moyens de propagande de ces groupes furent mobilisés afin d'appuyer l'action menée en France. Journaux, brochures, conférences, réunions, manifestations, comité de soutien adoptèrent un même mot d'ordre repris dans toutes les langues.

Plusieurs Nations devinrent, en quelque sorte, des poumons « extérieurs » de la résistance française, lui permettant de reprendre souffle. Des groupes de travail s'installèrent. L'hébergement des partisans traqués fut organisé. Le régime comprit le danger. Il intervint sur le plan diplomatique pour que cesse l'appui aux combattants français et pour que soient réprimés les actes de solidarité.

Solidarité et orchestration

Face au complot permanent des régimes libéraux et de l'organisation communiste internationale, les Nationalistes d'Occident doivent, non seulement persévérer dans cette voie, mais accroître l'action et perfectionner la méthode. Les militants d'une Nation Europe doivent trouver à l'extérieur de leurs frontières un support de propagande qui explique leur combat, exalte leur courage, dénonce la répression et les sévices dont ils sont victimes, éveille le sentiment d'un combat commun des peuples européens pour leur survie contre ceux qui veulent les asservir.

L'élargissement de ces initiatives doit permettre une véritable orchestration autour d'un thème central très simple : lutte contre le communisme et contre tout ceux qui le favorisent.

Par des canaux très différents : presse, cercles d'étudiants, syndicats, parlementaires, mouvements politiques, association culturelles, anciens combattants, organisation de jeunes, comités d'intellectuels, une vigoureuse contre-attaque pourra être menée contre les entreprises soviétiques et ceux qui les appuient indirectement. Tel événement susceptible de démontrer la collusion du régime libéral et du communisme, tel autre capable de soulever l'indignation populaire, pourront être immédiatement montés en épingle, partout et au même moment. Un organisme coordinateur laissant à chacun sa liberté d'action devra recueillir les informations et les diffuser aux fins d'exploitation.

Un sang nouveau

L'entrée de la jeunesse dans le combat politique, l'influence des luttes menées en France, les problèmes neufs, ont accéléré le besoin d'une nouvelle définition de l'idéologie Nationaliste comme doctrine de la Jeune Europe. De nombreux contacts, des échanges d'idées, des conférences communes ont montré une convergence des conceptions chez tous les militants européens.

Les dernières années, qui sont une source incomparable d'enseignements pour les Nationalistes de France, apparaissent au même titre comme une expérience unique offerte aux Nationalistes d'Europe. Là se forge une méthode adaptée aux nouvelles conditions de lutte. Dans la critique positive entreprise par les militants français, les combattants européens trouveront les leçons qui guideront leur action.

POUR COMMENCER

Pour commencer, il faut créer les conditions d'une action nouvelle, populaire et résolument légale. Dans cette perspective, les dernières séquelles de l'O.A.S., qui sont désormais un atout puissant du régime, doivent être éliminées parce que néfastes.

Il importe de développer partout et à tous les échelons la critique positive de l'action antérieure, de travailler collectivement à la nouvelle définition du Nationalisme. Il faut parler, écrire, s'expliquer, demander l'ouverture de la presse d'opposition nationale à ce travail. Toutes les occasions doivent être saisies et les travaux personnels doivent être inspirés par ce souci et ce besoin.

L'action de propagande doit être poursuivie afin de maintenir la présence et l'explication permanente du Nationalisme. Pleurer le passé ou pratiquer une politique de ressentiment serait allé à l'encontre du but poursuivi. La responsabilité de l'abandon de l'Algérie incombe, non au peuple trompé, mais au régime et aux politiciens (civils et militaires) qui dirigent le combat « national ».

Parallèlement, il faut maintenir le contact avec tous les partisans sincères. Aider ceux qui sont éprouvés. Être activement présents auprès de nos compatriotes réfugiés d'Algérie et ne pas laisser l'initiative aux seules forces du régime.

Cette période transitoire doit être mise à profit pour un travail en profondeur afin de préparer l'heure où les militants, autrefois dispersés, se réuniront afin de mettre sur pied l'Organisation Nationaliste, définir son programme et engager le fer.

Non, les complots ne résolvent rien, ils sont néfastes. Les comploteurs ressemblent à ces vieilles filles qui se réunissent pour épancher leur bile et leurs sentiments venimeux. Comploteurs de salon ou terroristes, ils se coupent eux-mêmes de leurs compatriotes. Ils prennent une mentalité d'incompris, deviennent hargneux et le ressentiment les domine. Ils s'écartent ainsi définitivement du Nationalisme et de la victoire.

Le révolutionnarisme

Ce ne sont pas les moyens utilisés, mais les buts qui caractérisent une organisation révolutionnaire. Les moyens, eux, ne dépendent que des circonstances. Ainsi, le parti bolchevik usa de l'illégalité et de la violence, tandis que le parti national-socialiste, autre organisation révolutionnaire, utilisa les seuls moyens légaux pour conquérir le pouvoir.

L'outrance dans l'expression, les promesses d'Apocalypse n'ont jamais fait avancer le Nationalisme d'un pas, au contraire. L'adversaire y trouve des arguments faciles, le peuple se détourne d'hommes qui se présentent comme des fous dangereux, les partisans se découragent ou se déforment à leur tour.

Le révolutionnarisme caricatural, dans les propos, les attitudes et l'action, est l'ennemi de la révolution. Ce sont surtout les jeunes éléments qui doivent s'en méfier. Revêtir un déguisement baptisé uniforme, confondre le sectarisme avec l'intransigeance, afficher une violence gratuite sont des pratiques qui relèvent de l'infantilisme. Certains y trouvent l'exaltation d'un romantisme morbide. La révolution n'est pas un bal costumé ni un exutoire pour mythomanes. L'action révolutionnaire n'est pas l'occasion de surenchère au purisme.

Des bases dans le peuple

L'action a pour but d'éclairer le peuple intoxiqué par la puissante propagande du régime, de lui proposer l'idéal nationaliste et de l'organiser pour vaincre. C'est pourquoi la priorité est à la propagande. Portant sur la masse, cette action doit être rigoureusement légale.

Le travail dans le peuple n'est pas un privilège du communisme. Il nécessite seulement une méthode adaptée. Pénétration systématique et patiente, elle revêtira les aspects les plus variés. Le mécontentement des travailleurs d'une entreprise contre les syndicats officiels, la révolte des mal-logés d'un quartier, la concentration des réfugiés d'Afrique du Nord dans un H.L.M., une ouverture dans une fédération locale d'exploitants agricoles, une corporation d'étudiants, le renouvellement des mandats d'une municipalité favorable, un centre d'instruction de l'armée, une école professionnelle, voilà au hasard autant d'occasions de constituer progressivement, avec persévérance et une parfaite adaptation au milieu, des « bases » nationalistes. L'instituteur, l'ingénieur, l'officier, le syndicaliste, militants Nationalistes, seront chacun dans leur milieu, les organisateurs possibles de ces « bases ».

L'organisation de telles bases en milieu populaire implique une spécialisation du travail et la concentration des efforts de tous sur les quelques points choisis après une analyse poussée des chances et des moyens à employer. Mieux vaut contrôler dans toute la France une seule entreprise, une seule municipalité, une seule faculté que de déployer une agitation généralisée sans prise sur la masse. Ces points forts du Nationalisme deviendront par l'exemple ses meilleurs atouts de propagande. Ils seront des écoles de militants et d'organiseurs qui, à leur tour, poursuivront le travail dans d'autres milieux.

C'est une action de longue haleine sans gloire et sans panache. C'est une action de fourmi. Mais, seule cette action se révélera efficace.

ARTISANAT OU EFFICACITE

L'artisanat

A l'origine du combat Nationaliste, l'éparpillement des initiatives et la faiblesse des moyens initiaux avaient concentré sur un très petit nombre de

militants la totalité des tâches. Ce qui était nécessaire lors d'une première étape devient catastrophique quand l'organisation se développe. Quelques hommes-orchestres sont écrasés par d'innombrables activités, toutes aussi nécessaires les unes que les autres. Autour d'eux, on prend l'habitude de s'en remettre à eux pour tout. De crainte de voir une tâche médiocrement exécutée par un nouveau titulaire, l'homme orchestre continue à tout faire par lui-même. L'esprit d'initiative disparaît et, avec lui, le goût de l'action. Des militants de valeur se voient relégués au rang de manœuvre ; ils perdent leur foi et leur dynamisme.

A ce stade artisanal, tout le monde doit savoir tout faire et personne n'est chargé en propre de rien. Les aptitudes personnelles des militants sont ignorées. Le travail artisanal entraîne une extraordinaire perte d'énergie et de qualité. Ainsi a-t-on vu un excellent journaliste économique, très introduit aux Etats-Unis, chargé de répartir des circulaires de l'O.A.S. dans les bureaux de poste. Il fut arrêté au cours d'une de ces opérations que de jeunes partisans, lycéens ou autres, auraient pu accomplir à sa place, alors que personne ne pouvait le remplacer dans sa spécialité où son utilité aurait dû apparaître évidente.

L'homme-orchestre débordé comme le militant inutilisé se rejoignent dans un même sentiment d'inefficacité et de dégoût. L'un et l'autre ont conscience de tourner dans le vide.

Les militants éprouvés sont en nombre suffisant pour que la future Organisation Nationaliste se refuse au travail artisanal qui entraînerait son asphyxie.

Division du travail et centralisation

La variété des activités de l'Organisation, la diversité des milieux qu'elle doit pénétrer, le caractère à la fois apparent et non apparent de la lutte, imposent une division du travail qui doit aller, dans certains cas, jusqu'au cloisonnement. Ce fractionnement par branches d'activités confiées à des responsables éprouvés s'accompagne logiquement d'un commandement unique et centralisé au sommet.

A l'intérieur de chaque branche d'activité, la division du travail et la spécialisation des membres doivent être également pratiquées. Les organisations locales doivent pouvoir se consacrer avec le maximum d'efficacité à l'action, la centralisation et la spécialisation des tâches doivent leur en donner la possibilité. Pour prendre un exemple, celui de la propagande, capable de fournir rapidement un matériel adapté aux groupes locaux, que les initiatives artisanales impuissantes à lutter contre la propagande adverse.

Par ses militants, L'Organisation doit être présente partout, y compris chez l'adversaire. La présence de militants dans certains rouages économiques ou administratifs peut être d'une utilité infiniment supérieure à leur participation comme simples manœuvres aux activités d'un groupe d'action. La lutte n'est pas une dans ses formes. C'est pourquoi la division du travail doit être également appliquée à l'échelon des organisations locales. Les membres doivent être des éléments actifs du travail commun, responsables de tâches précises et non de simples exécutants. A cette condition, des militants efficaces, des organisateurs, des cadres se formeront.